

ETC



Faire front

Jenny Holzer, DHC/ART Fondation pour l'art contemporain,
Montréal. 30 juin - 14 novembre 2010

Lyne Crevier

Numéro 92, février–mars–avril–mai 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64267ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crevier, L. (2011). Compte rendu de [Faire front / Jenny Holzer, DHC/ART Fondation pour l'art contemporain, Montréal. 30 juin - 14 novembre 2010]. *ETC*, (92), 48–49.

ESPACES NÉO



MONTRÉAL

FAIRE FRONT

Jenny Holzer, DHC/ART Fondation pour l'art contemporain,
Montréal. 30 juin – 14 novembre 2010

Notre monde serait sous l'empire de maux que le langage essaie par tous les moyens de traduire, de porter à la conscience. Du moins chez les philosophes, les écrivains (enfin ceux qui en mesurent l'impact au quotidien), et des artistes telle Jenny Holzer, dont le langage est le médium de prédilection pour analyser les forfaits de ceux qui prennent la parole. Et pour détourner leur incessant « babillage » de slogans lissés, Holzer emploie les grands moyens.

C'est dans un tel contexte de meurtrissure universelle que les installations, ambitieusement scintillantes, de l'artiste américaine Jenny Holzer ont pris d'assaut les salles de DHC/ART en induisant chez le spectateur/lecteur autant de malaise que de scepticisme, d'ivresse vertigineuse que de béate admiration devant pareils monuments sémantiques. Depuis plus de trente ans, en effet, celle-ci n'a de cesse de recréer un singulier laboratoire, déployé dans l'espace urbain aussi bien que confiné à celui de l'espace institutionnel où messages, déclarations, aphorismes, thèses et antithèses sur la société, les tabous, le sexe, la violence, la guerre et la mort savent produire des amalgames détonants, voire des créatures séduisantes mais néanmoins perfides, prêtes aux pires ignominies. Holzer reconnaît par ailleurs fréquenter le monde de Goya, particulièrement ses travaux sur *Les Désastres de la guerre* (série de 82 eaux-fortes exécutées entre 1810 et 1820) et également, quoique dans une moindre mesure, celui de Matisse, tel son tableau *La joie de vivre* (1905-1906). Ainsi, l'aspect formel « fauve » des installations de Jenny Holzer joue les tons saturés : bleu cobalt, vert émeraude, orange ou violet pourpre. Ceux-ci éclatent à même des dispositifs sculpturaux, s'inspirant de l'affichage urbain où les enseignes électroniques DEL (diode électroluminescente), dont elle a fait sa signature, sont comme des autoroutes congestionnées où les « panneaux » signalétiques étalent, entre autres, des documents déclassés du gouvernement américain sur la guerre en Irak (devenus accessibles par le biais de la Loi sur la liberté de l'information), des cartes militaires stratégiques, voire des empreintes digitales de soldats... morts. S'ajoutent à cette liste des rapports d'interrogatoires censurés en partie et des rapports d'autopsie – avec la glose clinique – qui soulignent l'horreur glutineuse dont font preuve les instances dirigeantes.

Dans *Le plaisir du texte*, Roland Barthes fait observer à ce sujet :

« [...] le langage encratique (celui qui se répand sous la protection du pouvoir) est statutairement un langage de répétition; toutes les institutions officielles de langage sont des machines ressassantes: l'école, le sport, la publicité, l'œuvre de masse, la chanson, l'information, redisent toujours la même structure, le même sens, souvent les mêmes mots : le stéréotype est un fait politique, la figure majeure de l'idéologie. »

Et si le travail de Jenny Holzer est une féerie pour l'œil, il sait par ailleurs manifester un esprit corrosif. Or si le texte demeure son médium pérenne, le message, lui, émane de diverses sources. Dans sa première série *Truisms* (1977-1979), l'artiste commence à imprimer en majuscules des textes d'une ligne sur des t-shirts ou des affiches placardées anonymement sur les murs des rues de Manhattan. Ces textes, analogues à des haïkus effrénés, se lisent comme des tautologies ou des thèses originales sur les rapports sociaux, la politique, la vie quotidienne – et ses placides violences –, mais ceux-ci obligent le lecteur à se récrier et à réfléchir. Pourtant, à cette époque, elle ne se perçoit pas comme une artiste, plutôt comme une manière d'agitatrice. À titre d'exemple, des phrases lapidaires jalonnent son travail : « la torture est barbare »; « l'abus de pouvoir survient sans surprise »; « un manque de charisme peut être fatal »; « l'amour romantique a été inventé pour manipuler les femmes »; « le meurtre recèle une dimension sexuelle ».

Dans l'exposition proposée à DHC/ART, laquelle réunit des œuvres de Jenny Holzer des années 1990 à aujourd'hui, on retrouve des installations DEL récentes, incluant des aphorismes tirés de *Truisms*, ainsi que des peintures. Dans sa série *Redaction Paintings* (sérigraphies sur toile), Holzer a trié divers documents, dont ceux de généraux de l'armée américaine, basée en Irak, qui débattent par voie de courriels ou de mémos de méthodes applicables à l'échelle de la torture, par le biais d'un raffinement de cruauté inégalé. Ainsi, l'échange numérisé donne lieu à des propositions de techniques éprouvées telles que : confinement du détenu, privation de sommeil, diffusion ininterrompue de « bruit blanc », de même qu'une litanie de peurs assénées. Crainte des chiens, des serpents... visant essentiellement à casser l'ennemi...

En outre, le mot « *redaction* » signifie censure, et tous les passages supprimés de ces documents, ceux qui pourraient choquer l'opinion publique selon les autorités militaires, y sont gommés. Cette économie de mots est troublante car la rétention d'information, en regard notamment de l'Histoire, n'a jamais été et ne sera jamais de bon augure pour la viabilité des nations.

Déjà, en 1999, Holzer signe une œuvre monumentale sur le campus de l'université de la Californie du Sud, à Los Angeles, *Blacklist*, pour commémorer les dix artisans d'Hollywood qui ont refusé, à la fin des années 40 et au début des années 50, de témoigner notamment contre des personnalités de l'industrie du cinéma, accusées d'avoir des sympathies communistes, lors de la tristement célèbre chasse aux sorcières, sous le maccarthysme. Dix bancs gravés et disposés en cercle sont non seulement un baroud d'honneur, signé Holzer, à la mémoire de ceux-ci, mais de tous les autres qui ont eu le courage de s'élever publiquement contre pareil ostracisme dans un milieu restreint où nombre de scénaristes, de producteurs et de cinéastes étaient bâillonnés par les studios, entraînant rapidement son lot de carrières brisées. En revanche, certains d'entre eux ont survécu en se résignant à travailler sous des pseudonymes... lorsque l'on daignait encore faire appel à eux.

Jenny Holzer, *For Chicago*, 2007. 10 diodes LED ambres.

M É D I A T I Q U E S

Curieusement, cet aspect de l'artiste anonyme, Holzer en fait d'une certaine façon son *modus operandi*. Ainsi, *Monument* (2008), colonne lumineuse de mots crépitants, faisant référence à l'œuvre de Vladimir Tatlin, *Monument à la Troisième Internationale* (1919), ces enseignes, donc, livrent des textes non seulement tirés de *Truisms* mais aussi d'*Inflammatory Essays* (1979-1982), suite de pamphlets, de maximes, de textes brefs et structurés, incluant des passages s'inspirant des écrits d'Hitler, de Lénine, de Mao ou de Trotski. Toujours, l'artiste prend soin de laisser planer l'ambiguïté sur l'identité réelle du ou des locuteurs d'une telle logorrhéique visuelle. Car, ne pourrait-on pas s'attribuer la paternité de l'une ou de l'autre de ces phrases, à caractère subversif ou non, qui déferlent dans l'espace de la galerie ?

On a déjà reproché à Jenny Holzer (première femme à représenter les États-Unis à la Biennale de Venise, en 1990, où elle obtint le Lion d'Or pour son œuvre *Various Texts, Mother and Child* – 12 panneaux électroluminescents et sol en marbre) d'engendrer un art consensuel. Sans doute, ses installations gigantesques, rappelant force enseignes publicitaires, créées selon des moyens pharaoniques, évoquent-elles l'art de cour, où les mécènes soutenaient leurs favoris. Mais l'œuvre de Jenny Holzer sait transcender les pièges du statisme corporatif pour s'adonner tant à la critique sociale que politique dans une culture de la résistance tout aussi réjouissante, en définitive, que le nihilisme de Dada, scandaleux, universel, polémique, sans mot creux.

Lyne Crevier

Après avoir reçu une formation en Études littéraires et en Scénarisation cinématographique (UQÀM), Lyne Crevier a fondé la revue *Scénarii*, dédiée aux scénarios inédits de courts métrages. À titre d'auteure, elle a publié des textes sur le théâtre et l'art contemporain. Journaliste, elle a collaboré aux pages culturelles du journal *Le Devoir* et a œuvré notamment à l'hebdomadaire *Ici*. Elle est rédactrice en chef adjointe de *ETC*, et membre du comité de rédaction.

Note

1 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Éditions du Seuil, collection Points, essais, 1973, p. 56.



Jenny Holzer, *Thorax*, 2008. Éclairage LED et diodes.